Paris; pop. aggl., 1,863 hab. — pop. tot., 2,286 hab. Ce village est agréablement situé sur le penchant d'un coteau, dans un territoire où se font remarquer de nombreux champs d'arbustes, et surtout de rosiers, qui donnent à Fontenay un aspect des plus riants. La proximité de Paris et l'heureuse situation de cette localité y ont fait construire de nombreuses et charmantes maisons de campagne, parmi lesquelles on remarque celle qui appartint au poète comique Scarron. L'institution Sainte-Barbe possède à Fontenay-aux-Roses une très-belle succursale, peuplée de plus de trois cents enfants de six à onze ans. En 1675, la seigneurie de Fontenay appartenait à Colbert; plus tard, elle fut achetée par le duc du Maine.

FONTENAY-SAINT-PÈRE, village et commune de France (Seine-et-Oise), cant. de Limay, arrond. et à 5 kilom. de Mantes, agréablement situé au milieu des bois; 691 hab. Joli château du Mesnil, ancienne résidence de Malesherbes et de Chateaubriand; magnifique parc.

FONTENAY (Jean-Baptiste, BLAIN DE), peintre français, né à Caen en 1654, mort à Paris en 1715. Venu à Paris de très-bonne heure, il étudia son art sous Baptiste Monnoyer, célèbre peintre de fleurs, dont il épousa plus tard la fille. Il se fit remarquer par des études de fleurs, où se montrait déjà le beau talent qui devait illustrer son nom. Quelques dames de la cour, qui avaient les premières découvert ses rares aptitudes, lui procurèrent les moyens de se perfectionner en lui ouvrant leurs jardins et leurs serres. Dans ce monde élégant qui, depuis longtemps déjà, suivait la marche de ses progrès, les premiers tableaux qu'il exposa furent acclamés. Il ne fit que se perfectionner depuis lors, et, dans le genre qu'il avait adopté, il ne fut surpassé que par van Huysum. Fontenay excellait à imiter l'éclat des fleurs, le velouté des fruits, la transparence de la rosée. Sa touche est d'une délicatesse et d'une légèreté extrêmes; son coloris est plein de fraîcheur et de vérité, et l'on trouve autant de goût que de grâce dans l'arrangement de ses bouquets. Les faveurs de toutes sortes récompensèrent ce peintre aimable; il fut de l'Académie d'abord, puis Louis XIV crut devoir lui offrir, au Louvre, un appartement quasi royal. On lui confia enfin la direction des Gobelins; presque toutes les fleurs de cette fabrique faites à cette époque sont d'après Fontenay. Il a peint aussi, dans les résidences royales et chez les grands seigneurs, une foule de cartouches, médaillons, dessus de porte, frises, etc., qui n'existent plus. Quelques-uns de ces morceaux ont été gravés; on les trouve en partie dans les traités d'ornementation et autres recueils de ce genre.

FONTENAY (Louis-Abel de BONAFOUS, abbé DE), écrivain et jésuite français, né près de Castres en 1737, mort à Paris en 1806. Il alla se fixer dans cette dernière ville après la suppression de l'ordre des jésuites, devint rédacteur des *Affiches de province* et du *Journal général de France*, se prononça contre les principes de la Révolution et quitta, en 1792, la France, où il ne revint qu'après le 18 brumaire. On a de lui des compilations médiocres, parmi lesquelles nous citerons : *Antiligies et fragments philosophiques* (Paris, 1774, 4 vol. in-12); *Dictionnaire des artistes* (1777, 2 vol. in-8°); *Abrégé de la vie des peintres* (1786, in-fol.); l'*Ame des Bourbons* ou *Tableau historique des princes de l'auguste maison des Bourbons* (1788-1790, 4 vol.).

FONTENAY (Alexis-Daligé DE), paysagiste français, né à Paris en 1815. Elève de Watelet et de Hersent, il fit les études sérieuses qui préparent d'habitude à la peinture d'histoire. Il se livra néanmoins au paysage, dès son début. Sa première toile en ce genre : *Vue prise sur la route de Grimsel*, parut au Salon de 1841.

Peu après son début, M. Alexis de Fontenay visita en Amérique quelques-unes de nos colonies; puis, à son retour, il parcourut les Pyrénées et revint par la Suisse. Un voyage pareil, pour un admirateur véritable des grandeurs de la nature, aurait pu être une source nouvelle d'inspiration. Et pourtant, les *Environs de Luz*, qu'il exposa en 1844, bientôt après sa rentrée, ne témoignent pas d'un progrès sensible. Cette peinture, au double point de vue de l'exactitude et de l'exécution, est suffisante; mais il n'y a nulle émotion, nulle sensibilité. Il ne faut pas la comparer aux chefs-d'œuvre de Corot, de Français, de Daubigny, ces grands poètes de la campagne. M. de Fontenay, d'ailleurs, si l'on en croit la chronique, ne se fait pas sur son talent des illusions trop grandes. « Mes tableaux, dit-il quelquefois, se vendent bien tels qu'ils sont : pourquoi les ferais-je meilleurs? » Ces quelques mots dessinent parfaitement tout un côté de l'art moderne.

Postérieurement à 1844, il exposa en tableaux, où à l'état de dessins pris sur nature, des études nombreuses rapportées d'Amérique ou de Suisse. Citons, parmi les mieux réussies de ces productions : la *Grande souffrière* (1845); *Fort-Royal* (1847); *Vues de l'Oberland bernois* (1848); la *Route de Bastia à Ajaccio* (1852); la *Ferme et le château* (1855); *Lauterbrunnen* (1857); le *Wetterhorn dans la vallée de Grindelwald* (1861); *Vue du château d'Unspunnen; Vue prise sur les hauteurs de l'Oberland bernois* (1863); *Vue prise près d'Unterseen; les ruines du château Gaillard* (1864); *Village d'Unterseen, en Suisse*, et l'*Eglise de Saint-Bertrand de Comminges* (1866); *Village de Vezillon, en Normandie*; la *Montée du flot entre le Havre et la côte de Honfleur* (1868); *Bords de la Seine entre Rouen et le Havre* (1869), etc. A chaque Salon qui s'ouvrait, M. Fontenay s'empressé d'envoyer de nouvelles preuves du savoir-faire incontestable qui lui a valu un certain renom. Ce savoir-faire, — qui n'a rien de commun avec ce qu'on appelle du talent, — lui a procuré une belle fortune, dit-on, et les récompenses suivantes : une 3me médaille en 1841, une 2me en 1844 et deux rappels en 1861 et 1863.

FONTENAY (marquise DE). V. TALLIEN (Mme).

FONTENAY (Denis de BASTARD, marquis DE), marin français. V. BASTARD.

FONTENAY (Julien DE), graveur français en pierres fines. V. COLDORE.

FONTENELLE, ancien petit pays de France, dans l'ancienne province de Franche-Comté, où était Villedieu-en-Fontenelle. Il fait actuellement partie du département de la Haute-Saône.

FONTENELLE (Guion-Eder DE LA), né en 1574, exécuté en 1602. Fontenelle fut un de ces types de brigands gentilshommes, assez communs au XIVe et au XVe siècle, mais assurément beaucoup plus rares à l'époque où il vécut. C'est ce qui a fait sa célébrité. Dès l'âge de quinze ans, il s'échappa du manoir paternel pour courir le pays avec une troupe de pillards qui dévastait alors la Bretagne, au nom de la Ligue. Il devint bientôt le chef d'une bande redoutable devant laquelle les paysans furent réduits à fuir leurs métairies et leurs villages, et il essaya même d'emporter Quimper par un coup de main. Voici l'une de ses atrocités, rappelée dans les chroniques bretonnes : ayant pris le bourg de Penmark, le plus riche de la Bretagne, Fontenelle fit déshonorer toutes les femmes et filles, fit mourir dans les tourments plus de cinq mille paysans, brûla plus de deux mille maisons et pilla tout ce qu'il put emporter.

Ce brigand se fit, dans l'île Tristan, à l'embouchure de la petite rivière de Pouldavid, une retraite dans laquelle il résista pendant quatre ans à des attaques successives, levant des tailles sur le pays, à six et sept lieues à la ronde, et jusqu'aux portes des villes fortes. Il faisait, dans ses expéditions, des razzias de paysans qu'il jetait pêle-mêle et les uns sur les autres dans des cachots humides, et jusque dans des latrines.

Lors de la pacification de la Bretagne, Fontenelle fut le dernier à se soumettre, par crainte de représailles. On lui dépêcha un célèbre prédicateur auquel il eut l'audace de demander quel sermon il venait lui prêcher. En voici le titre, répondit le prêtre : « Le sieur de Fontenelle, capitaine pour la Ligue en Bretagne, est sommé de mettre bas les armes, s'il ne préfère être pendu. — Et de quel Evangile est tiré ce verset? répond Fontenelle. — De l'Evangile selon saint Luc. » Commencés sur ce ton badin, la conversation et la menée à bon terme. Fontenelle se rendit, fut amnistié et conserva le gouvernement de l'île de Tristan. Mais bientôt il commit de nouveaux crimes pour lesquels le parlement le poursuivit; il fut roué vif en place de Grève, en 1602.

FONTENELLE (Bernard LE BOVIER DE), savant, philosophe et écrivain polygraphe, né à Rouen le 11 février 1657, mort à Paris le 9 janvier 1757. Le père de Fontenelle exerçait la profession d'avocat, à Rouen, où il avait épousé Marthe Corneille, sœur des deux poètes de ce nom. Il était ainsi, par sa mère, le neveu du grand Corneille.

Fontenelle porta l'habit de feuillant jusqu'à l'âge de sept ans et fit ses études au collége des jésuites. La note placée à côté de son nom sur le registre de ce collége existe encore. Elle porte : *Adolescens omnibus partibus absolutus, et inter discipulos princeps* (jeune homme accompli de tous points, et le premier entre ses condisciples); aussi les jésuites employèrent-ils toute leur influence pour le faire entrer dans leur société; mais Fontenelle paraissait avoir, même alors, très-peu de vocation pour le sacerdoce.

Au sortir du collége, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause qu'il perdit, et renonça au barreau pour se livrer tout entier à la philosophie et à la littérature. Il était de tous les concours académiques.

Pour être équitable, il faut accorder un peu d'estime à certaines de ses pièces, qui sont tout au moins ingénieuses. Il donnait parfois au *Mercure* de charmantes réflexions mises en vers, et de jolis sonnets. En voici un qu'il fit pour une jeune fille dont il était amoureux et qui désirait apprendre de lui la langue espagnole :

Parce que l'espagnol est une langue fière,
Je vous le dois apprendre? Eh bien, soit! commencons
Mais, ce que je demande à ma belle écolière,
C'est de ne se servir jamais de mes leçons.

Déjà si fièrement votre âme indifférente
Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer,
Que, même en espagnol, y fussiez-vous savante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi, le français vaut bien qu'on le préfère
A la rude fierté d'une langue étrangère.
De ce qu'il a de libre empruntons le secours.

Mais que, de son côté, l'espagnol se console :
Car ne pourrons-nous pas mêler dans nos amours,
Et liberté française, et constance espagnole?

Quelques autres pièces imprimées dans le même recueil, et sans nom d'auteur, ou sous le voile de l'anonyme, renferment de fort bonnes choses; par exemple, celle qui a pour titre : *Histoire de mes conquêtes*, en prose (*Mercure* de février 1681). Fontenelle y a fait de lui-même un portrait fort remarquable; c'étaient là pour lui des exercices préparatoires à de plus hauts efforts littéraires. De longue main, il s'était exercé à écrire pour la scène, et gardait le secret le plus profond sur ses ambitieuses visées. Déjà, en 1678 et 1679, avaient paru, sous le nom de Thomas Corneille, les opéras de *Psyché* et de *Bellerophon*, qu'il réclama plus tard comme étant de lui; de lui aussi une comédie intitulée la *Comète*, que Visé avait signée. Cette petite pièce est très-philosophique sans en être moins agréable. Elle fut faite à l'occasion de la fameuse comète qui avait paru l'année précédente, et combattait spirituellement le préjugé qui attribue à ces astres vagabonds une mauvaise influence. Enfin, en 1680, il donna une tragédie, *Aspar*, restée célèbre par l'épigramme de Racine :

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question
Quand, dans Tyrtée, Pradon mit la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
« Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer. »
Gens pour Pradon voulurent parier.
« — Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller.
Quant à Pradon, s'il a bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement;
Mais quand siffets prirent commencement,
C'est (j'y jounis, j'en suis témoin fidèle),
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle. »

Fontenelle fut profondément irrité. Impuissant à riposter par la même arme, il attaqua *Esther* et *Athalie* avec une espèce de fureur; puis, comprenant qu'il n'y avait rien à faire contre de pareils chefs-d'œuvre, il se retourna contre Boileau, qui, pour son malheur, venait de célébrer d'une façon pitoyable la fameuse prise de Namur. Fontenelle prit sa revanche, et guetta l'occasion de recommencer. Elle ne tarda pas. La satire contre les femmes, inférieure aux autres satires de Boileau, ayant paru en 1692, Fontenelle, qui avait conservé de la rancune contre le vieux maître l'épigramme suivante :

Quand Despréaux fut siffié sur son ode,
Ses partisans criaient dans tout Paris :
« Pardon, messieurs, le pauvret s'est mépris;
Plus ne jouera, ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe féminin;
A son grand nom vous verrez s'il déroge. »
Il a pare cet ouvrage malin;
Pis ne vaudrait quand ce serait éloge.

Est-ce sous l'empire de cette rancune que Fontenelle soutint contre Racine et Boileau la cause des modernes? Perrault, en le voyant venir, l'accueillit avec joie, et ce ne fut pas, en effet, le moindre champion de cette lutte où tant de lances furent rompues, sans qu'on sût précisément de quel côté s'était rangée la victoire. Fontenelle introduisit au moins dans cette querelle assez envenimée un peu plus de courtoisie et d'esprit. Sa fine plaisanterie fit beaucoup de mal à la cause défendait Boileau, à Boileau lui-même, contre lequel il avait conservé un violent ressentiment, incompatible avec l'égoïsme indifférence qu'on lui connut plus tard.

Mais ce n'est ni comme poète, ni comme critique que Fontenelle conquit cette noble influence qu'il devait léguer à Voltaire. Le poète fut malheureux, et la critique, obéissant à une rancune personnelle, perd à nos yeux de son autorité et compromet sa mission; il n'en est pas de même du philosophe et du savant. Il y avait en Fontenelle deux sortes d'esprit : l'esprit philosophique, sérieux et fin à la fois, et le bel esprit; le premier, chez lui, heureusement pour sa gloire, domine le second. Voltaire, qui reconnaissait dans Fontenelle comme un *parent d'esprit*, le juge très-bien sous ces deux aspects. Tout le monde connaît ces vers de l'auteur de la *Henriade*, à propos de l'*Histoire de l'Académie des sciences* :

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière;
Des infinis sans nombre autour de lui croissant,
Mesurés par ses mains, à son ordre naissant,
A nos yeux étonnés il ouvrit la carrière :
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

C'est du Fontenelle mûri, plein du véritable esprit scientifique moderne qu'il parle ainsi. Dès sa jeunesse, Voltaire avait senti toute la valeur de celui qu'il désigna plus tard de cette façon :

Le Normand Fontenelle, amoureux du repos.

Il l'avait placé, quoique vivant et par exception, dans le catalogue des auteurs du siècle de Louis XIV. Il le peignit ensuite dans le *Temple du goût* :

C'était le discret Fontenelle,
Qui, par les beaux arts entouré,
Répandait sur eux à son gré
Une clarté vive et nouvelle.

D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le goût tenait
Le siége heureux de son empire;
Avec Marivaux il raisonnait.
Avec Quinault il badinait:
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Il y a loin là à la maligne épigramme de Jean-Baptiste Rousseau :

Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est pas tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison :
Il n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, cailletes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

Voltaire et J.-B. Rousseau jugent ici à des points de vue diamétralement opposés l'auteur de la *Pluralité des Mondes*. Quant à nous, nous ne suivrons Fontenelle que quand il marche dans la droite voie, dans la voie du progrès et du vrai. Ce n'est ni quand il médit de Racine, ni quand il raille Boileau, que Fontenelle nous plaît. Ce n'est, malgré tout ce qu'on y peut trouver de bon, ni dans ses *Églogues*, ni dans ses petits vers, ni dans les *Lettres du chevalier d'H****; c'est dans la *Pluralité des mondes*, dans l'*Histoire des oracles* et surtout dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, si instructive, si finement écrite, où les pensées profondes abondent, semées d'aperçus heureux, c'est là que nous trouvons le savant véritable et que nous l'aimons.

« Ce serait un morceau digne d'un philosophe, dit Grimm, que la *Vie* de Fontenelle avec les différents objets qui y ont rapport. On ferait, dans un pareil ouvrage, l'histoire de la philosophie et des révolutions qu'elle a éprouvées en France, depuis Descartes jusqu'à nos jours. » Et il ajoute : « L'esprit philosophique, aujourd'hui si généralement répandu, doit ses premiers progrès à Fontenelle. »

Grimm écrivait ces lignes dans sa *Correspondance littéraire*, moins d'un mois après la mort de Fontenelle, à la date du 1er février 1757. Il avait critiqué le poète avec un peu trop de sévérité, mais d'un point de vue assez malavisé pour trouver que Théocrite est d'une grossièreté repoussante; il en conteste l'art et le naturel, probablement parce qu'il ne le comprend pas. Eclogues dans cette voie fatale, il va encore plus loin : Eschyle est un fou qui a des éclairs de génie, comme un homme ivre des éclairs de raison; Euripide est coupable pas l'intrigue et injurie les femmes; Aristophane se fait beaucoup pardonner, parce qu'il est plaisant et dit de fort bonnes choses.

Dans l'édition de 1728, en 3 volumes in-fo-lio, qui porte pour titre : *Œuvres diverses de M. de Fontenelle, de l'Académie française, nouvelle édition, augmentée et enrichie de figures gravées*, par Bernard Picart le Romain (La Haye, chez Gosse et Néaulme), il a fait entrer toutes ses œuvres en prose jusqu'alors publiées; le deuxième volume, renferme toutes ses poésies, savoir : les *Poésies pastorales*, qui se composent de dix églogues et d'*Endymion*, pastorale dialoguée; *Thétis et Pélée, Enée et Lavinie*, opéras; les *Héroïdes*, et des poésies légères.

Dès l'âge de vingt ans, Fontenelle obéissait à une autre vocation qui l'appelait vers les sciences. La connaissance qu'il fit de Varignon, géomètre de mérite, changea presque complétement la direction de ses études. Il fit paraître en quelques années : 1° les *Nouvelles de la république des lettres*, de Bayle (janvier 1685); un *Eloge de Pierre Corneille*, 2° et dans le même journal, le mois suivant, deux *Mémoires* contenant une question d'arithmétique sur le nombre 9; 3° *Lettres galantes de monsieur le chevalier d'Her**** (2 vol. in-12), sans nom d'auteur; puis les *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles* (Rotterdam, 1686, très-petit in-12). Enfin, la même année 1686, il publiait son ouvrage livre sur la *Pluralité des mondes*, composé de cinq entretiens, son premier et véritable titre à l'Académie des sciences. L'ouvrage eut un succès prodigieux, et fut traduit en toutes les langues. Fontenelle ajouta à son livre, l'année suivante, un sixième entretien. On ne saurait contester l'utile nouveauté de son dessein, et l'agrément avec lequel il l'expose. C'était une belle et heureuse idée d'apprendre aux gens du monde qu'ils pouvaient pénétrer dans les sciences sans de trop héroïques efforts, et y prendre même autant de plaisir qu'à la lecture de l'*Astrée*; c'était encore une heureuse idée de prouver aux savants qu'ils pouvaient se faire entendre des gens du monde; et nul jamais n'a porté plus de clarté, de précision et d'élégance dans l'explication d'une science qui ne s'était produite jusque-là qu'avec le secours de la langue mathématique.

Parmi ceux de ses ouvrages où Fontenelle avait pour principal dessein de plaire en instruisant, de faire montre de bel esprit, il faut compter les *Dialogues des morts* (1683). Fénelon avait mis à la mode ce genre de littérature, nécessairement un peu faux. Fontenelle met en scène les plus grands personnages mêlés aux plus grands événements, et, malheureusement, il n'élève pas à la hauteur de son sujet; les rapprochements sont forcés et quelquefois choquants, et il n'en tire guère que des conséquences assez frivoles. Les caractères les plus imposants et les plus variés paraissent presque toujours terre à terre, et semblent jetés dans le même moule. Aucun n'y est marqué de ses véritables traits. L'esprit que leur prête l'auteur n'est point dans leur ton; tout s'y réduit à ce qu'un apelle du bel esprit, ce qui, dans de tels sujets, déplaît et choque, parce qu'on y sent l'affécterie.

L'*Histoire des oracles*, l'un des trois grands monuments philosophiques de Fontenelle, et le plus hardi de ses ouvrages, parut en 1687, un an après la publication des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et lui attira la haine des dévots; il devait bien s'y attendre, car il entreprenait de démontrer que les oracles sont l'ouvrage de la superstition et de la fourberie des prêtres du paganisme, non celui des démons, et qu'à l'arrivée de Jésus, on les écoutait encore, parce qu'ils prenaient occasion de rappeler quantité de contes puérils, de livres apocryphes, de subterfuges, que l'Eglise imaginait dans les premiers siècles pour accréditer le christianisme, et qu'elle a rejetés sur sa route comme un fardeau désormais inutile. Tantôt le prêtre avait fait un songe favorable à son client; tantôt il lui remettait un billet cacheté où celui-ci, après avoir payé, pouvait lire sa destinée; mais ces oracles, comme tous les autres, « semaient du plaisir à l'homme, » ont rapport.

Le fond de l'*Histoire des oracles* n'est pas de Fontenelle; il n'a fait que traduire un livre de Van Dale, médecin anabaptiste de Harlem sur le même sujet; mais il a su présenter avec charme à son lecteur les faits que Van Dale avait suivant mêlés dans sa confuse érudition. Autre inconvénient : le médecin hollandais avait écrit en latin, pour ses confrères les savants; Fontenelle écrivit pour tout le monde.

A peu près vers le même temps avait paru, dans les *Nouvelles de la république des lettres*, de Bayle (1686), la *Relation curieuse de l'île de Bornéo*, piquante allégorie philosophique, où Mero (Rome) et Eenegu (Genève) se disputent l'héritage de leur mère, la reine Glisée (l'Eglise). On sut que cette *Relation* était de lui, bien qu'il ne l'eût pas signée, et cette plaisanterie, rapprochée de l'*Histoire des oracles*, faillit être fatale à son auteur. Les dévots cabalèrent contre lui, mais ils en furent pour leurs intrigues.

Voici Fontenelle arrivé à une phase plus brillante encore de sa longue existence. Il avait été reçu à l'Académie française en 1691. Au renouvellement de l'Académie des sciences, en 1699, il en fut nommé secrétaire perpétuel, continua de l'être pendant cinquante-huit ans, et donna, chaque année, un volume de l'*Histoire* de cette Académie. La préface générale est un de ces chefs-d'œuvre qui suffiraient seuls pour faire une belle réputation à un auteur. Cette *Histoire* se compose, non-seulement d'extraits et d'analyses des mémoires lus devant l'Académie, mais encore, et c'en est la partie la plus intéressante peut-être, de notices académiques sur les savants de la cours de chaque année. On trouve dans les *Extraits* un ordre et une clarté qui manquaient quelquefois aux mémoires eux-mêmes, et des vues nouvelles et profondes ajoutées à celles des auteurs. Dans les *Eloges*, Fontenelle, philosophe et moraliste, peint l'homme et l'académicien; c'est la partie la plus estimée, et, dans un certain sens, la plus estimable et la plus précieuse de ses ouvrages, quoique ce ne soit pas celle qui lui ait le plus coûté. Son œuvre personnelle a été recueillie sous ce titre : *Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences en 1699*, et *Eloges historiques des académiciens morts depuis ce temps-là, avec un discours préliminaire sur l'utilité des mathématiques et de la physique*. Le premier volume, imprimé en 1708, contenait douze *Eloges*; ce sont ceux de Bourdelin, de Tauvry, de l'uillier, de Viviani, du marquis de l'Hôpital, de Jacques de Bernouilli, d'Amontons, de Duhamel, de Régis, du maréchal de Vauban, de l'abbé Gallois et de Dodart. Neuf ans après, en 1717, il avait prononcé un nombre suffisant d'*Eloges* pour en composer un second volume, qui fut paru le troisième, qui contient onze *Eloges*, entre autres, celui de Leibnitz, qui est un chef-d'œuvre. Enfin, il en publia successivement vingt-neuf autres, qui, ajoutés aux quarante précédents, donnent en tout soixante-neuf *Eloges* prononcés par Fontenelle en quarante-deux ans, de 1699 à 1740.

Fontenelle avait d'abord demeuré à Paris, chez son oncle et son parrain, Thomas Corneille, dans la maison de la rue d'Argenteuil qu'avait habitée et où venait de mourir son autre oncle, Pierre Corneille. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, lui donna un appartement au Palais-Royal, qu'il habita jusqu'en 1730. Il alla alors demeurer chez Richer d'Aube, connu par l'épigramme de Rulhière :

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?

Fontenelle vivait cependant très-bien avec lui, et avait trouvé divers moyens de déjouer son esprit de contradiction. Mme de Montgny, sœur de Richer d'Aube, vint le remplacer en 1752 auprès de Fontenelle, qui en fit, par testament, une de ses principales légataires.

En dépit d'un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle jouit d'une santé constante jusqu'à plus de quatre-vingt-quatorze ans, et ne commença à ressentir quelques-unes des infirmités de la vieillesse que vers cet âge, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort.

A la surdité succéda l'affaiblissement de la vue. Malgré ces infirmités, il ne perdait rien de sa bonne humeur. La surdité vint par degrés; l'affaiblissement de la vue fut subit. Il disait alors : « J'envoie devant moi mes gros équipages. » Un matin, en 1751, Fontenelle, qui ne s'était jamais servi de lunettes, et qui, la veille au soir avait encore lu à la bougie dans le *Colombat*, s'aperçut qu'il ne pouvait plus lire, ni même distinguer les plus gros caractères. On lui chercha un lecteur; en attendant qu'on l'eût trouvé, son amie et sa voisine, Mme de Forgeville vint passer les matinées avec lui. Un jour, la conversation languissant un peu, elle proposa une lecture qui fut acceptée. Fontenelle ayant dit ensuite à Mme de Forgeville qu'elle lisait très-bien et très-intelligiblement, elle offrit d'en faire autant tous les jours, et elle le fit, en effet, jusqu'à la mort de son ami.

Dans les deux ou trois dernières années de sa vie, Fontenelle devint sujet à d'assez fréquentes défaillances, et même à des évanouissements; mais, le samedi matin 8 janvier 1757, l'évanouissement se prolongea jusqu'à sa mort, qui eut lieu le lendemain vers cinq heures du soir.

De l'année de sa réception à l'Académie française (1691) jusqu'en 1721, il vécut au centre de cette Académie, de l'Académie des sciences et de l'Académie des inscriptions. « On traite volontiers d'inutile » ce qu'on ne sait point, c'est une espèce de vengeance; et, comme les mathématiques et la physique sont assez généralement inconnues, elles étaient assez généralement pour inutiles. La source de leur malheur est manifeste : elles sont épineuses, sauvages et d'un accès difficile. »

On farait aisément un volume de ces sortes de passages pleins de sens et de choses. Et ce n'est pas seulement la raison qui trouve à y satisfaire, c'est souvent le cœur, c'est l'homme moral.

« Il ne m'est jamais, disait-il, arrivé de jeter le moindre ridicule sur la plus petite vertu. »

Il disait des bonnes actions : « Cela se doit. »

Quelques critiques ont reproché à Fontenelle son égoïsme, et ont appuyé leurs assertions par des exemples empruntés à sa vie. Nous ne contesterons pas la vérité de cette accusation, mais il s'agirait de définir le genre d'égoïsme du philosophe. C'était une philosophie prudente, résultat de ses réflexions et de la connaissance du monde plus tôt que de son tempérament et de son caractère. Delille a, d'ailleurs, parfaitement rendu « l'état moral » de Fontenelle :

Fontenelle, toujours craignant quelque surprise,
Aux passions sur lui ne donne point de prise,
Soigne attentivement son timide bonheur.
Même dans ses plaisirs, il craint le cœur;
Ami des vérités, par crainte les enchaîne,
Et s'abstient du plaisir pour éviter la peine.

L'histoire de son cœur et de son esprit est dans ces vers, et résume élégamment toutes les anecdotes dont on parsème ordinairement sa vie. Fontenelle faisait autour de lui plus de bien qu'on ne le pensait. A sa mort, on vit des gens le regretter et des malheureux le pleurer comme un père. Sa charité discrète et bien entendue était un des traits les plus touchants de cette physionomie souriante, où rien n'était forcé, où le feu de l'esprit était tempéré par un heureux mélange de la bonté du cœur. On l'aimait dans la société, où il avait le talent de se rendre toujours agréable. Les souvenirs d'un siècle le rendaient précieux et lui donnaient la majesté souveraine d'un homme respecté par la nature comme un monument éternel. Son esprit avait gardé sa souriante jeunesse. A quatre-vingt-douze ans, Fontenelle faisait des madrigaux et des vers sur le respect de Sparte pour la vieillesse. La vie solitaire déplaisait à ce vieillard né pour le monde. On le trouvait toujours ailleurs que dans sa maison, chez Mme de Lambert, chez Mme de Geoffrin, et Piron, voyant passer son convoi, put s'écrier avec justice : « C'est la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour se rendre ailleurs dîner en ville. » Philosophe jusqu'à ses derniers moments, il garda sur son visage, même dans l'agonie, une heureuse sérénité. « Vous souffrez? lui demandait son médecin. — Non, répondit le moribond, je sens une difficulté d'être. » Ce furent ses dernières paroles.

— Bibliogr. On peut consulter sur Fontenelle les ouvrages suivants : *Lettres sur M. de Fontenelle*, par d'Aquin de Château-Lyon (Paris, 1757, in-4°); *Eloge historique de M. de Fontenelle*, par de Solignac (Nancy, 1757, in-4°); *Eloge historique de M. de Fontenelle*, par Trublet (s. l., 1758, in-8°); *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, tirés du *Mercure de France*, par le même (Amsterdam, 1759, in-12; 2e édit. corrigée et augm.); *Eloge de M. de Fontenelle*, par Le Cat (Rouen, 1759, in-8°); *Eloge de M. de Fontenelle*, par Lebeau (*Hist. de l'Acad. des inscrip.*, tom. XXVII, 322); *Eloge de M. de Fontenelle*, par de Fouchy (*Hist. de l'Acad. des scienc.*, ann. 1857, p. 185); *Fontenelle jugé par ses pairs* ou *Eloge de Fontenelle en forme de dialogue entre trois académiciens des Académies française, des sciences et des belles lettres*, par de Cubières (Londres et Paris, 1783, in-8°); *Eloge de Fontenelle*, par de Flers (Paris, 1783, in-8°; s. l., 1784, in-8°); *Eloge de feu M. Bernard de Fontenelle*, par de Tressan (s. l., 1783, in-8°); *Eloge de Bernard Le Bovyer de Fontenelle*, par Deslyons (Liége, 1783, in-8°); *Eloge de Bernard de Fontenelle*, par Garat (Paris, 1784, in-8°; couronné par l'Acad. franç.); *Eloge de Fontenelle*, par Le Roi (Paris, 1784, in-8°); *Eloge de Bernard Le Bovier de Fontenelle*, par Voiron (Amsterdam et Paris, 1784, in-8°); *Fontenelle*, ou *De la philosophie moderne relativement aux sciences physiques*, par P. Flourens (Paris, 1847, in-18). Voir aussi le *Journal des Savants* (1846); *Fontenelliana, recueil des bons mots, réponses ingénieuses, pensées fines et délicates de Fontenelle, précédé d'une notice sur sa vie* (Lille, 1853, in-32).

FONTENETTES (Louis DE), médecin et poète français, né au Blanc (Berry) en 1612, mort à Poitiers en 1661. Il exerça son art dans ces deux villes et cultiva en même temps les belles-lettres et surtout la poésie. On a de lui : *Anatomie des fautes contenues en la réponse au discours des maladies populaires de 1652* (Poitiers, 1653) et l'*Hippocrate dépayse*, ou la *Version paraphrasée de ses* Aphorismes *en vers burlesques* (Paris, 1654).

FONTENIER s. m. (fon-te-nié — rad. *fontaine*). Celui qui est chargé de la surveillance, de l'entretien ou du service des fontaines publiques. Il est aussi FONTAINIER.

— Fabricant, marchand de fontaines. « Ouvrier qui répare les fontaines des ménages : *Le cornet assourdissant des* FONTENIERS *a été remplacé par un timbre au moyen duquel ils avertissent de leur passage.*

— Adjectif. Qui a rapport à la construction ou au soin des fontaines : *L'industrie* FONTENIERE. *Un ouvrier* FONTENIER.

FONTENOY, village de Belgique, arrond. et à 6 kilom. S.-E. de Tournay, près de la rive droite de l'Escaut; 700 hab. Célèbre par la victoire des Français sur les armées anglaise, autrichienne et hollandaise alliées. V. ci-dessous.

Fontenoy (BATAILLE DE), le fait d'armes le plus éclatant de la guerre dite *de la succession d'Autriche*. On en connaît les motifs : l'empereur Charles VI, le dernier mâle de la maison Habsbourg-Autriche, était mort en 1740, laissant la couronne impériale à sa fille aînée, Marie-Thérèse, qui monta sur le trône en vertu de la pragmatique sanction. Des ennemis puissants se ligueront alors contre cette princesse, épouse de François de Lorraine, duc de Toscane. Frédéric II, roi de Prusse; Charles-Albert, électeur de Bavière; Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne; Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, et Philippe V, roi d'Espagne, tous appuyés par la France, éclamèrent, sous un prétexte ou sous un autre, quelque partie de l'empire. Marie-Thérèse n'avait pour allié que l'Angleterre, excitée par sa vieille jalousie contre la France, et irritée des tentatives que nos ministres venaient de faire pour rétablir Charles-Edouard sur le trône de ses pères. Frédéric, aussi habile politique que grand capitaine, se détacha de la coalition dès qu'il eut atteint le but de son ambition. Auguste ne tarda pas à suivre son exemple, et, Charles-Albert étant mort, son fils Maximilien-Joseph reconnut lui-même les droits de François Ier au trône impérial, de sorte que la France se trouva pour ainsi dire seule à soutenir le poids de la guerre. Forcée alors de se tenir sur la défensive en Allemagne, elle résolut de porter les grands coups en Italie et surtout en Flandre, où se tenait prête à agir l'armée angio-hollandaise, commandée par le duc de Cumberland, fils du roi George II, qui nous avait vaincus à Dettingen. Dans une circonstance aussi grave, les coteries féminines de la cour durent s'effacer, et le maréchal de Saxe reçut le commandement de l'armée française dans les Pys-Bas. Il était alors en proie aux douleurs d'une maladie mortelle, produite par les excès de tout genre qui avaient ruiné la prodigieuse vigueur de son tempérament. Les progrès toujours croissants d'une hydropisie nécessitaient à chaque instant des ponctions douloureuses, et on doutait qu'il pût se rendre à l'armée. Voltaire lui demanda même un jour comment il espérait dominer un état de faiblesse si menaçant : « Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir, » répondit héroïquement le maréchal, et il se rendit au camp. De son côté, le roi, accompagné du dauphin, alla rejoindre l'armée, afin d'animer les troupes par sa présence (6 avril 1745). Le maréchal de Saxe ne fut pas plus tôt arrivé qu'il investit Tournay, dont la citadelle était un des chefs-d'œuvre de Vauban; près de 75,000 Français cernèrent la place de tous côtés. Les ennemis se portèrent aussitôt en avant pour secourir Tournay; ils comptaient environ 55,000 hommes, dont la principale force consistait en 20 bataillons et 26 escadrons anglais 5 bataillons et 16 escadrons hanoviriens. Marie-Thérèse n'avait pu fournir à cette armée